



**HAL**  
open science

## Diderot, Helvétius et le génie du petit Mozart

Gerhardt Stenger

► **To cite this version:**

Gerhardt Stenger. Diderot, Helvétius et le génie du petit Mozart. Konstanze Baron; Robert Fajen. Diderot, le génie des Lumières. Nature, normes, transgressions, Classiques Garnier, pp.23-39, 2019, Rencontres, 978-2-406-07848-7. 10.15122/isbn.978-2-406-07850-0.p.0023 . hal-04234289

**HAL Id: hal-04234289**

**<https://nantes-universite.hal.science/hal-04234289>**

Submitted on 11 Oct 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License



CLASSIQUES  
GARNIER

STENGER (Gerhardt), « Diderot, Hélietius et le génie du petit Mozart »,  
*in* BARON (Konstanze), FAJEN (Robert) (dir.), *Diderot, le génie des Lumières. Nature, normes, transgressions*, p. 23-39

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-07850-0.p.0023](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-07850-0.p.0023)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2019. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

STENGER (Gerhardt), « Diderot, Hélietius et le génie du petit Mozart »

RÉSUMÉ – À partir du cas du petit Mozart, l'article examine l'attitude de Diderot vis-à-vis des génies ou talents précoces. Un musicien de six ans est peut-être un génie potentiel, mais ses prouesses n'ont rien de génial, car le vrai génie, ou plutôt le grand homme, est toujours l'aboutissement d'un long processus. C'est un homme qui a beaucoup observé, dont les facultés exceptionnelles ont lentement mûri : un enfant, même précoce, ne peut pas être un génie, tout au plus un talent particulièrement remarquable.

## DIDEROT, HELVÉTIUS ET LE GÉNIE DU PETIT MOZART

Je ne suis pas sûr de la réponse que donneraient les Français si on leur demandait quels grands hommes ils considèrent comme des génies, mais je crois connaître celle, assez consensuelle, des Allemands : au pays du *Geniekult*, on citerait très probablement Einstein et Mozart. Il y aurait beaucoup à dire sur les génies scientifiques comme Einstein ou Newton, mais je voudrais un instant m'arrêter sur Mozart qui, jeune enfant, entreprit un long périple musical à travers l'Europe entre 1763 et 1766. Les exhibitions du jeune musicien impressionnaient les auditeurs et de nombreux témoignages inspirèrent des observations de ravissement et d'étonnement partout où il joua. Dès 1763, Grimm écrivit à ses abonnés de la *Correspondance littéraire* : « Les vrais prodiges sont assez rares pour qu'on en parle, quand on a occasion d'en voir un<sup>1</sup> ». Selon le père du petit Wolfgang, il se serait même écrié, tout « voltairien » qu'il était : « «Maintenant j'ai vu un miracle dans ma vie : c'est le premier<sup>2</sup> ! » Pendant leur séjour à Paris, les Mozart firent la connaissance d'Helvétius et de sa famille<sup>3</sup>. Parti pour Londres, l'auteur de *L'Esprit* écrivit le 25 avril 1764 au comte de Huntingdon :

Souffrez que je vous demande votre protection pour un des êtres les plus singuliers qui existent. C'est un petit prodige allemand qui est arrivé ces jours-ci à Londres. Il exécute et compose sur-le-champ les pièces les plus

---

1 *Correspondance littéraire, philosophique et critique par Grimm, Raynal, Meister, etc.*, éd. Maurice Tourneux, Paris, Garnier, 1877-1882, t. 5 (1878), p. 410 (1<sup>er</sup> décembre 1763).

2 « *Und war es nicht eine grosse Freude und ein grosser Sieg für mich, da ich einen Voltairianer mit einem Erstaunen zu mir sagen hörte : "Nun habe ich einmal in meinem Leben ein Wunder gesehen, das ist das erste" »*. Lettre de Léopold Mozart à Lorenz Hagenauer du 30 juillet 1768, citée dans Jean-Louis Jam, « Wolfgang est grand, et Léopold est son prophète », *Mozart. Origines et transformations d'un mythe*, éd. Jean-Louis Jam, Berne, Berlin etc., Peter Lang, 1994, p. 27.

3 Voir Leopold Mozart, *Reiseaufzeichnungen*, éd. Arthur Schurig, Dresden, Laube, 1920, p. 29.

difficiles et les plus agréables sur le clavecin. C'est en ce genre le compositeur le plus éloquent et le plus profond. [...] Tout Paris et toute la cour de France ont été enchantés de ce petit garçon. Je ne doute pas que le roi et la reine ne fussent charmés de l'entendre<sup>4</sup>.

Au retour d'Angleterre, la famille Mozart s'arrêta à Genève au mois d'août 1766 où Wolfgang et sa sœur Nannerl donnèrent deux concerts<sup>5</sup>. Les mélomanes modernes s'offusquent volontiers du refus de Voltaire de recevoir le « petit Mazar » chaudement recommandé par la maîtresse de Grimm, Mme d'Épinay. « J'étais très malade, s'excusa le patriarche, quand ce phénomène a brillé sur le noir horizon de Genève. Enfin, il est parti à mon très grand regret sans que je l'aie vu<sup>6</sup>. » Il y eut même un confrère, le compositeur liégeois Grétry, qui ne fut guère impressionné par la prestation du jeune génie. Bien des années plus tard, il écrira sur sa rencontre avec le jeune Mozart à Genève : « Je lui fis un allégo en mi-bémol, difficile sans affectation ; il l'exécuta, et chacun, excepté moi, cria au miracle. L'enfant ne s'était point arrêté ; mais en suivant les modulations, il avait substitué une quantité de passages à ceux que j'avais écrits<sup>7</sup> ». Mais le témoignage le plus curieux se trouve dans une lettre du résident français à Genève Pierre-Michel Hennin adressée à Grimm le 20 septembre 1766 :

Les talents du petit Mozart m'ont rappelé ceux d'un jeune Français dont j'ai vu des desseins touchés avec toute la force et la vérité possibles. Si les choses vont de ce pas, bientôt on sera peintre et musicien avant l'âge de raison, et

- 
- 4 Claude Adrien Helvétius, *Correspondance générale*, éd. Peter Allan, Alan Dainard, Jean Orsoni et David Smith, Toronto et Oxford, University of Toronto Press, 1981-2004, t. 3, p. 124.
- 5 Sur le séjour de la famille Mozart à Genève, voir Robert-Aloys Mooser, *Deux violonistes genevois : Gaspard Fritz (1716-1783), Christian Haensel (1766-1850)*, Genève, Slatkine, 1968, p. 89-97.
- 6 Lettre à Mme d'Épinay du 26 septembre 1766 (D13590), Voltaire, *Correspondance*, éd. Theodore Besterman et Frédéric Deloffre, Paris, Gallimard, 1977-1993, t. 8, p. 662. Voir aussi la lettre à Damilaville du 7 novembre 1766 (D13661), *ibid.*, p. 720. Douze ans plus tard, Mozart le lui rendra bien. Lorsqu'il apprendra la mort de Voltaire, il écrira à son père le 3 juillet 1778 : « Ce mécréant et fieffé coquin est crevé, pour ainsi dire comme un chien – comme une bête. – Voilà sa récompense ! » (« *das nämlich der gottlose und Erzspitzbub, Voltaire, sozusagen wie ein Hund – wie ein Vieh krepirt ist – das ist der Lohn !* »). Cité dans Jam, « Wolfgang est grand et Léopold est son prophète », *op. cit.*, p. 27, n. 16.
- 7 André-Ernest-Modeste Grétry, *Mémoires, ou Essais sur la musique*, Bruxelles, Wahlen, 1829, p. 88.

ce que nous avons admiré comme prodigieux, deviendra si commun que nos louanges en paraîtront ridicules. Les phénomènes dans les arts ont encore un côté affligeant, c'est que nous ne voyons pas qu'ils en aient étendu la sphère, de sorte qu'on peut comparer ces enfants prodigieux à un voyageur impatient qui devance la voiture publique et qui, arrivé de bonne heure à la couchée, attend tristement sur une borne ses compagnons qu'il aurait tout aussi bien fait de ne pas quitter, car ils ont ri tout le long du chemin<sup>8</sup>.

Cette lettre (il s'agit plus précisément d'un brouillon), découverte il y a seulement une cinquantaine d'années, a quelque chose de déconcertant dans la mesure où son auteur paraît assez insensible aux talents exceptionnels du jeune génie. Gardons-nous toutefois de trop céder à l'illusion rétrospective. À dix ans, le futur compositeur de *La Flûte enchantée* n'avait encore présenté aucun chef-d'œuvre au public. Il apparaissait plutôt comme un prodige de la nature : la plupart des auditeurs s'émerveillaient de son *talent*, indiscutablement précoce, pas de son *génie*. Rappelons-nous aussi dans ce contexte que les petits musiciens prodiges n'étaient pas rares à l'époque, comme ce William Crotch (1775-1847) de Norwich qui, à l'âge de trois ans, donnait des récitals d'orgue<sup>9</sup>. En 1766, le petit Mozart n'est pas (encore) considéré comme créateur mais comme « phénomène ». Grimm ne disait pas autre chose dans son article de la *Correspondance littéraire* : le jeune musicien, notait-il plein d'admiration, « est un phénomène si extraordinaire qu'on a de la peine à croire ce qu'on voit de ses yeux, et ce qu'on entend de ses oreilles<sup>10</sup> ». À l'inverse, le mot « phénomène » est employé avec une nette connotation péjorative par Hennin dans son brouillon de lettre à Grimm : si les « phénomènes dans les arts », c'est-à-dire les talents précoces, continuent à se multiplier, présage-t-il, ils deviendront de plus en plus communs et leurs créations ne seront plus reconnues comme exceptionnelles<sup>11</sup>.

8 Cité dans Wolfgang Amadeus Mozart, *Neue Ausgabe sämtlicher Werke*, Serie X : Supplement, Kassel-Basel-London-New York-Prag, Bärenreiter, 1997, p. 14 (avec fac-similé p. 15). Sur P.-M. Hennin, voir Simon Davies, « Pierre-Michel Hennin : le correspondant le plus fidèle de Bernardin », *Autour de Bernardin de Saint-Pierre. Les écrits et les hommes des Lumières à l'Empire*, éd. Catriona Seth et Éric Wauters, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2010, p. 13-19.

9 Voir Gary Spruce, *Teaching Music*, London, Routledge, 1996, p. 71.

10 *Correspondance littéraire*, *op. cit.*, t. 5, p. 411 (1<sup>er</sup> décembre 1763). Il y a probablement une allusion impertinente à l'Évangile selon Marc 4, 12.

11 Notons en passant que dans le même esprit, d'Alembert dénonça en 1774 le préjugé de l'enfance prodige dans son *Éloge de Boileau-Despréaux*, le félicitant en quelque sorte d'avoir

Le phénomène du génie précoce est apparemment tout sauf anodin et semble diviser les meilleurs esprits du temps. Aux yeux du père de Mozart, son fils était « un miracle que Dieu a produit à Salzbourg<sup>12</sup> » ; pour d'autres, comme le poète Wieland, les génies sont le fruit d'un dessein providentiel :

Leur nombre est tel que Dieu l'a jugé nécessaire au maintien de l'ordre moral ou au châtement des hommes. Car il y a des génies bienfaisants et des génies méchants. Le point commun, c'est qu'ils ont des facultés extraordinaires et, si l'on peut dire, quelque chose de colossal dans les dimensions de leur esprit<sup>13</sup>.

Un philosophe des Lumières, en revanche, se devait de trouver une autre explication à cette mystérieuse puissance dévolue à certains hommes. D'où les nombreuses tentatives de réduire le génie à un ensemble d'éléments rationnels, d'expliquer ce don sans le secours d'une divinité tout en gardant sa part de mystère et d'originalité.

Pour la plupart des hommes de lettres qui se sont intéressés à cette question, les « phénomènes » et les génies ont ceci en commun qu'ils tiennent leur talent exceptionnel de la nature, c'est-à-dire d'une heureuse conformation du cerveau et du sang, voire du climat. Selon l'abbé Dubos, le génie « consiste dans un arrangement heureux des organes du cerveau, dans la bonne conformation de chacun de ces organes, comme dans la qualité du sang, laquelle le dispose à fermenter durant le travail, de manière qu'il fournisse en abondance des esprits aux ressorts qui servent aux fonctions de l'imagination<sup>14</sup>. » Plus loin, il explique le plus sérieusement du monde que la température du climat

---

été le contraire de « ces petits prodiges de l'enfance, qui, souvent dans l'âge mûr, sont à peine des hommes ordinaires ; esprits nés avant terme, que la nature s'épuise à faire éclore, et renonce à faire croître, comme si elle ne se sentait pas la force de les achever » (Jean Le Rond d'Alembert, *Œuvres*, Paris, Belin, 1821, t. 2, p. 352).

12 Lettre à Lorenz Hagenauer du 30 juillet 1768, dans Jam, « Wolfgang est grand et Léopold est son prophète », *op. cit.*, p. 26.

13 Christoph Martin Wieland, « Platonische Betrachtungen über den Menschen », dans *id.*, *Sammlung prosaischer Schriften*, Karlsruhe, Schmieder, 1788, t. 1, p. 235 : « Ihre Anzahl ist so groß, als es Gott zur Erhaltung der moralischen Ordnung, oder zur Züchtigung der Menschen nötig findet. Denn es gibt guttätige und böse Genien. Beide kommen darin überein, dass sie ungewöhnliche Fähigkeiten, und wenn ich so sagen darf, etwas Kolossalisches in der Gestalt ihres Geistes haben. » Cité et traduit par Pierre Grappin, *La Théorie du génie dans le préclassicisme allemand*, Paris, PUF, 1952, p. 125.

14 Jean-Baptiste Dubos, *Réflexions critiques sur la Poésie et sur la Peinture*, 4<sup>e</sup> édition revue, corrigée et augmentée par l'auteur, 3 vol. Paris, Pierre-Jean Mariette, 1740, t. 2, p. 13 sq.

influe beaucoup sur l'éducation des enfants et que « les enfants élevés en France en certaines années, dont la température aura été heureuse, [ont] le cerveau mieux disposé que ceux qui auront été élevés durant une suite d'années dont la température aura été mauvaise<sup>15</sup> ». Cette explication ne fait cependant pas l'affaire d'Helvétius. L'inégalité d'esprit et de talents entre les hommes est un fait reconnu, pourtant elle ne tient pas à la nature. Tous les hommes normalement constitués, soutient-il, viennent au monde sans idées ou aptitudes innées. Étant donné qu'ils sont presque tous pourvus d'une organisation physique semblable, les différences qu'on observe dans l'évolution intellectuelle ne tiennent pas à des particularités de constitution, de structure de leur cerveau ou de leurs organes des sens, mais uniquement à une différence d'expérience, de milieu dans lequel ils ont grandi et ont été éduqués. Le troisième discours de *L'Esprit* donne à la question de savoir « si l'esprit doit être considéré comme un don de la nature ou comme un effet de l'éducation » une réponse sans ambiguïté :

On prouve [...] que c'est uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cause de l'inégalité des esprits ; qu'en vain on voudrait l'attribuer à la différente température des climats ; et qu'en vain l'on essaierait d'expliquer par le physique une infinité de phénomènes politiques qui s'expliquent très naturellement par les causes morales<sup>16</sup>.

Un génie sommeille en chacun de nous... Récusant les théories physiologiques, Helvétius proclame que le génie n'est pas une faculté innée, un don de la nature, mais que les facteurs qui sont à l'origine des talents intellectuels et artistiques remarquables sont le « hasard » et l'éducation. Helvétius insiste en particulier sur l'importance de l'attention pour l'activité mentale, les divers degrés d'intensité de l'attention chez différents individus. L'intérêt, la passion, le tempérament expliquent selon lui cette différence de degré, et ces facteurs sont d'ordre social et non biologique. Le physique singulier d'un individu n'y est pour rien ; le génie est l'expression d'un ensemble d'impressions sociales singulières :

15 *Ibid.*, p. 307. L'influence du climat sur le cerveau avait été étudiée en particulier par un médecin et philosophe espagnol, Juan Huarte, dans son *Examen de ingenios para las ciencias* (1575), souvent traduit et réédité.

16 Claude-Adrien Helvétius, *De l'esprit*, éd. Jacques Moutaux, Paris, Fayard, 1988, p. 574 (résumé du chapitre XXVII).

L'inégalité d'esprit qu'on remarque entre les hommes dépend donc et du gouvernement sous lequel ils vivent, et du siècle plus ou moins heureux où ils naissent, et de l'éducation meilleure ou moins bonne qu'ils reçoivent, et du désir plus ou moins vif qu'ils ont de se distinguer, et enfin des idées plus ou moins grandes, ou fécondes, dont ils font l'objet de leurs méditations<sup>17</sup>.

Poussant sa théorie à l'extrême, Helvétius finit par conclure que tous les hommes, indépendamment de leur origine, pourraient avoir les mêmes talents s'ils disposaient de toutes les conditions de vie nécessaires : « L'homme de génie n'est donc que le produit des circonstances dans lesquelles cet homme s'est trouvé. Aussi tout l'art de l'éducation consiste à placer les jeunes gens dans un concours de circonstances propres à développer en eux le germe de l'esprit et de la vertu<sup>18</sup> ».

Pour illustrer les effets surprenants du hasard dans la formation d'un génie, Helvétius propose, dans *De l'homme*, l'exemple du mécanicien Vaucanson :

Sa dévote mère avait un directeur : il habitait une cellule à laquelle la salle de l'horloge servait d'antichambre. La mère rendait de fréquentes visites à ce directeur. Son fils l'accompagnait jusque dans l'antichambre. C'est là que seul et désœuvré il pleurait d'ennui, tandis que sa mère pleurait de repentir. Cependant comme on pleure et qu'on s'ennuie toujours le moins qu'on peut : comme dans l'état de désœuvrement il n'est point de sensations indifférentes, le jeune Vaucanson bientôt frappé du mouvement toujours égal d'un balancier, veut en connaître la cause. Sa curiosité s'éveille : pour la satisfaire il s'approche des planches où l'horloge est renfermée. Il voit à travers les fentes l'engrènement des roues, découvre une partie de ce mécanisme, devine le reste : projette une pareille machine, l'exécute avec un couteau et du bois, et parvient enfin à faire une horloge plus ou moins parfaite. Encouragé par ce premier succès, son goût pour les mécaniques se décide, ses talents se développent, et le même génie qui lui avait fait exécuter une horloge en bois, lui laisse entrevoir dans la perspective la possibilité du flûteur automate<sup>19</sup>.

Helvétius a trouvé cette anecdote dans un périodique suisse, *Aristide, ou le Citoyen*<sup>20</sup>. Elle y est insérée dans un article daté du 11 octobre 1766

17 *Ibid.*, p. 417.

18 *Ibid.*

19 Claude-Adrien Helvétius, *De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*, éd. David Smith et Gerhardt Stenger, Paris, Champion, 2011, p. 68.

20 « À quinze ans le plus grand mécanicien de nos jours était inepte [sic] à tout, sa mère le menait avec elle chez son directeur, il l'attendait dans une antichambre près de laquelle il y avait un grand horloge ; le bruit du balancier fixa son attention, il entrevit les rouages

rédigé à l'occasion des concerts donnés par le petit « Mozard [*sic*] » à Lausanne les 15 et 18 septembre. Son auteur, le célèbre médecin suisse Samuel-Auguste Tissot<sup>21</sup>, s'extasie bien plus que le résident français Hennin trois semaines plus tôt sur le génie du jeune musicien qu'il a, comme il l'affirme, beaucoup vu et observé attentivement. Mozart, affirme-t-il, « est né avec une oreille exquise et une organisation disposée à être fortement affectée par la musique ; fils d'un père grand musicien, [...] les premiers bruits qu'il a entendus ont été des sons harmoniques ; la corde sensible a été touchée chez lui dès son enfance<sup>22</sup> ». Selon Tissot, l'explication du génie « tient à la question générale de la liaison entre l'homme moral et l'homme physique », autrement dit à la nature et au milieu. Le plus ou moins de sensibilité dans un sens, le plus ou moins de disposition dans le cerveau à être affecté par les idées sont à l'origine du génie, mais c'est le milieu qui le fait éclore tôt ou tard, voire pas du tout. À l'âge de vingt-huit ans, le mathématicien anglais Stone ne savait ni lire ni écrire ; un jour « il vit calculer une maison, il était né pour calculer, aussi, trois ans après c'était un savant distingué qui éclairait les plus grands géomètres sur ce qu'il y a de plus difficile en mathématiques<sup>23</sup> ». Si Mozart « n'était pas né fils de musicien, le talent n'aurait peut-être pas eu l'occasion de se développer que tard, et ses autres facultés seraient restées enfouies jusques à cette époque<sup>24</sup> ». Enfin, le docteur Tissot semble répondre à la critique des enfants précoces formulée par Hennin dans sa lettre à Grimm :

N'a-t-on pas à craindre, que développé si jeune, il ne vieillisse de très bonne heure ? Il n'est que trop vrai que les enfants précoces ont souvent été usés à la fleur de l'âge ; des fibres trop travaillées, deviennent calleuses et incapables de fonctionner davantage ; mais l'expérience a aussi fait voir quelquefois, que les hommes nés avec un talent particulier pour quelqu'un des beaux-arts, se sont soutenus très longtemps ; [...] et l'on voit que le travail ne fatigue point le jeune Mozard [*sic*]<sup>25</sup>.

---

à travers les fentes de la caisse, il fit bientôt ces chefs-d'œuvre qui étonnèrent l'Europe, dont il est aujourd'hui l'un des premiers académiciens. » (*Aristide, ou le Citoyen*, Lausanne, François Grasset, 1766-1767, t. I, p. 187). Notons que le mot « horloge » était autrefois du genre masculin ou féminin.

21 Voir *Dictionnaire des journaux. 1600-1789*, éd. Jean Sgard, Paris, Universitas, 1991, notice 123.

22 *Aristide, ou le Citoyen, op. cit.*, p. 182 et 187 sq.

23 *Ibid.*, p. 186 sq.

24 *Ibid.*, p. 189 sq.

25 *Ibid.*, p. 190.

Contrairement au docteur Tissot, Helvétius, on l'a dit, se désintéresse de la constitution biologique du génie. Pourvus d'une organisation physique semblable, les hommes peuvent disposer d'organes sensoriels plus ou moins déliés, d'une mémoire plus ou moins étendue ; tous ont cependant une sensibilité et une mémoire suffisantes pour acquérir des talents. Vaucanson « devait » son génie à la piété excessive de sa mère, qui le laissait pendant des heures examiner une horloge dans l'antichambre de son confesseur ; le génie de Molière s'alluma grâce à une réflexion de son grand-père<sup>26</sup>. Helvétius en conclut que si l'on veut former des gens avec esprit et raison, si l'on veut faire éclore des génies, il faut préparer le terrain :

Désire-t-on instruire un jeune homme dans tel art ou telle science ? Les mêmes moyens d'instruction se présentent à tous les esprits. Je veux faire de mon fils un Tartini. Je lui fais apprendre la musique : je tâche de l'y rendre sensible ; je place dès la première jeunesse sa main sur le manche du violon. Voilà ce qu'on fait et c'est à peu près ce qu'on peut faire.

Les progrès plus ou moins rapides de l'enfant dépendent ensuite de l'habileté du maître, de sa méthode meilleure ou moins bonne d'enseigner, enfin du goût plus ou moins vif que l'élève prend pour son instrument<sup>27</sup>.

Ce « paradoxe » d'Helvétius fut vivement dénoncé par Diderot dès 1758. L'auteur de *L'Esprit*, lit-on dans le compte rendu du livre d'Helvétius publié dans la *Correspondance littéraire*,

se propose de montrer que de toutes les causes par lesquelles les hommes peuvent différer entre eux, l'organisation est la moindre : en sorte qu'il n'y a point d'homme en qui la passion, l'intérêt, l'éducation, les hasards n'eussent pu surmonter les obstacles de la nature, et en faire un grand homme ; et qu'il n'y a pas, non plus un grand homme dont le défaut de passion, d'intérêt, d'éducation, et de certains hasards, n'eussent pu faire un stupide en dépit de la plus heureuse organisation<sup>28</sup>.

26 « Son grand-père aimait la comédie, il l'y menait souvent, le jeune homme vivait dans la dissipation : le père s'en apercevant demande en colère, si l'on veut faire de son fils un comédien. "Plût à Dieu ! répond le grand-père, qu'il fût aussi bon acteur que Montrose." Ce mot frappe le jeune Molière : il prend en dégoût son métier ; et la France doit son plus grand comique au hasard de cette réponse. Molière tapissier habile, n'eût jamais été cité parmi les grands hommes de sa nation » (Helvétius, *De l'homme*, *op. cit.*, p. 69).

27 *Ibid.*, p. 512 sq.

28 Denis Diderot, *Réflexions sur le livre De l'Esprit par M. Helvétius*, dans *id.*, *Œuvres complètes*, éd. critique par Jean Fabre, Herbert Dieckmann, Jacques Proust et Jean Varloot, Paris, Hermann, 33 vol. prévus, 1975 sq. (DPV), t. 9, p. 308.

Quelle folie de prétendre pouvoir faire de tous les enfants des Tartini quasiment à volonté !

Mais votre fils a-t-il de l'oreille ? A-t-il de la sensibilité ? A-t-il de l'imagination [?] S'il manque de ces qualités que tous les maîtres du monde ne lui donneront pas, faites-en tout ce qu'il vous plaira, mais non pas un Tartini. Mille, deux mille violons ont passé les jours et les nuits les doigts sur les cordes de l'instrument, et ne sont pas devenus des Tartini<sup>29</sup>.

Les différences intellectuelles entre les hommes, leurs désirs, leurs talents, leurs comportements, sont avant tout l'effet de leur organisation nécessairement différente, d'une « certaine conformité de la tête et des viscères », d'une « certaine constitution des humeurs<sup>30</sup> ». C'est la raison pour laquelle, renchérit Diderot dans la *Réfutation d'Helvétius* quinze ans plus tard, les femmes de génie ne se comptent guère plus que sur les doigts d'une main :

*Les femmes de génie sont rares... D'accord... Elles sont mal élevées... Très mal. Mais leur organisation délicate ; mais leur assujettissement à une maladie périodique, à des grossesses, à des couches, leur permettent-ils cette force et cette continuité de méditation que vous appelez la créatrice du génie et à laquelle vous attribuez toute importante découverte ? Elles font les premiers pas plus vite ; mais elles sont plus tôt lasses et s'arrêtent plus promptement<sup>31</sup>.*

Selon Diderot, un génie ne se fabrique pas aussi facilement que le croit Helvétius. Qu'aurait-il pensé du petit Wolfgang s'il l'avait vu jouer au clavecin vers l'âge de sept ans ? L'aurait-il considéré comme un simple « phénomène » à l'instar du résident français Hennin ? Aurait-il été enthousiasmé comme Tissot ? Ou bien se serait-il exclamé comme l'abbé Galiani : « il ne sera jamais qu'un miracle. Et puis voilà tout<sup>32</sup> » ? Nous n'en savons malheureusement rien car les lettres à Sophie Volland couvrant la période où l'enfant Mozart était de

29 Denis Diderot, *Réfutation d'Helvétius*, DPV, t. 24, p. 755.

30 Denis Diderot, « Sur le génie », dans *id.*, *Œuvres esthétiques*, éd. Paul Vernière, Paris, Garnier, 1968, p. 19.

31 Diderot, *Réfutation d'Helvétius*, *op. cit.*, p. 550 *sq.* Les phrases en italique sont des citations extraites de *L'Homme*.

32 Lettre à Mme d'Épinay du 70 juillet 1770, dans Ferdinando Galiani et Louise d'Épinay, *Correspondance*, éd. Georges Dulac et Daniel Maggetti, Paris, Desjonquères, 1992-1997, t. 1, p. 205. Le mot « miracle » n'a évidemment pas la même signification sous la plume de l'esprit fort Galiani que sous celle du très pieux Léopold Mozart.

passage à Paris sont perdues<sup>33</sup>. Nous disposons tout au plus d'un indice dans la lettre à Sophie Volland du 31 août 1760 où Diderot parle à sa maîtresse du cas d'« un enfant de cinq ans au plus qu'on promène de maison en maison, d'académie en académie, qui entend passablement le grec et le latin, qui sait beaucoup de mathématiques, qui parle sa langue à merveilles et qui a une force de jugement peu commune ». N'est-ce pas là un « phénomène » semblable à celui du petit Mozart ? Le commentaire de Diderot est intéressant : « Je serais désolé que ce prodige m'appartînt. Cela sera à l'âge de quinze ans mort ou stupide<sup>34</sup> ». Une fois n'est pas coutume, Diderot n'est pas du même avis que Grimm ou l'abbé Galiani : le peu de cas qu'il fait du génie apparemment précoce de l'enfant qu'il semble avoir personnellement connu a, et c'est le moins qu'on puisse dire, quelque chose de surprenant. Essayons de comprendre son attitude.

On a souvent dit que Diderot s'est intéressé aux cas limites – les aveugles, les sourds et muets, etc. – pour arriver à des conclusions générales. En examinant, par exemple, la naissance des idées chez un homme dépourvu du sens de la vue, Diderot a découvert la nature et le mécanisme de la suppléance des sens qui lui a permis d'élaborer une gnoséologie empiriste tout à fait originale. Il a cependant négligé d'aborder le cas des génies ou talents précoces. « Je ne sais si le génie se décèle dès l'enfance », s'est-il contenté avouer<sup>35</sup>. Les aveugles et les sourds-muets se distinguent par l'absence d'un sens ; les génies, par un trop plein de... mais de quoi ? Qu'est-ce qui caractérise précisément l'individu génial, hors normes ? Une première réponse se trouve peut-être dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature* où Diderot rapproche le génie du philosophe expérimental du fameux démon de Socrate, une espèce de sixième sens ou voix intérieure qui lui suggérerait ce qu'il devait faire<sup>36</sup>. Aux yeux de Diderot, « l'instinct de nos grands manouvriers » n'est rien d'autre qu'une habitude, acquise au bout d'une longue pratique de l'expérimentation, qui les rend capables de deviner « avec assez de

33 En revanche, on peut raisonnablement penser avec les éditeurs de la correspondance qu'il est invraisemblable que Diderot n'ait pas rencontré Mozart avant son départ de Paris en septembre 1778. Voir Denis Diderot, *Correspondance*, éd. Georges Roth et Jean Varloot, 16 vol., Paris, Minuit, 1955-1970, t. 15, p. 87, n. 11.

34 Diderot, *Correspondance*, op. cit., t. 3, p. 45.

35 Diderot, *Réfutation d'Helvétius*, op. cit., p. 508.

36 Voir Xénophon, *Apologie de Socrate*, chapitre 12.

précision » le cours de la nature dans « les essais les plus bizarres<sup>37</sup> ». La qualité distinctive du génie, c'est donc l'« esprit observateur », une sorte d'« esprit prophétique » ou d'instinct :

il n'a aucun phénomène présent, mais ils l'ont tous affecté ; et ce qui lui en reste, c'est une espèce de sens que les autres n'ont pas ; c'est une machine rare qui dit : cela réussira... et cela réussit ; cela ne réussira pas... et cela ne réussit pas ; cela est vrai et cela est faux... et cela se trouve comme il l'a dit<sup>38</sup>.

Rien de mystérieux dans ce « don ». Dans l'article « Théosophes » de l'*Encyclopédie*, Diderot a donné de ce phénomène une explication purement matérielle : les théosophes « se croient inspirés, et ils le sont en effet, non par quelque puissance surnaturelle et divine, mais par une prudence particulière et extraordinaire. [...] Ils rapprochent les analogies les plus éloignées ; ils voient des liaisons presque nécessaires où les autres sont loin d'avoir des conjectures. » Un peu plus loin, il précise que les théosophes « ont tous été chimistes », étant donné qu'« il n'y a aucune science qui offre à l'esprit plus de conjectures déliées, qui le remplisse d'analogies plus subtiles que la chimie<sup>39</sup> ». En écrivant ces lignes, Diderot n'a sans doute pas manqué de penser au chimiste Guillaume-François Rouelle dont il a suivi les cours publics pendant trois ans. Dans la nécrologie qu'il lui a consacrée en 1771 dans la *Correspondance littéraire*, Diderot a longuement retracé l'histoire de celui qui, parti de rien, est devenu « à force d'étude et d'application » le « fondateur de la chimie en France<sup>40</sup> ». Dès son plus jeune âge, l'apprenti chimiste faisait preuve d'« esprit d'observation<sup>41</sup> » et « ne rentrait guère à la maison le soir sans rapporter quelque phénomène ou quelque manœuvre<sup>42</sup> ». Rouelle « réunissait le don du génie à une érudition profonde<sup>43</sup> » ; incapable de « s'asservir à une méthode rigoureuse<sup>44</sup> », il tenait son auditoire en haleine par les vastes horizons qu'il lui découvrait :

37 Denis Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, DPV, t. 9, p. 48.

38 Diderot, « Sur le génie », *art. cité*, p. 20.

39 Denis Diderot, « Théosophes » (article de l'*Encyclopédie*), DPV, t. 8, p. 366 sq.

40 Denis Diderot, « Note historique sur Michel Van Loo peintre et sur le chimiste Rouelle », DPV, t. 20, p. 628.

41 *Ibid.*, p. 624.

42 *Ibid.*, p. 625.

43 *Ibid.*, p. 630.

44 *Ibid.*, p. 627.

Il entamait un sujet, mais bientôt il en était distrait par une foule d'idées qui se présentaient à lui ; les vues les plus générales et les plus profondes lui échappaient. Il appliquait ses expériences au système général du monde ; il embrassait les phénomènes de la nature et les travaux des arts ; il les liait par les analogies les plus fines ; il se perdait, on se perdait avec lui, et l'on ne revenait jamais à l'objet particulier de la démonstration du jour sans être étonné de l'espace immense qu'on avait parcouru<sup>45</sup>.

La science, suggère Diderot dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature*, est un art qui procède par « sentiments », « rêve » et « divination ». L'esprit scientifique, le « génie de la physique expérimentale<sup>46</sup> » n'est rien d'autre qu'une puissance rationnelle, une « aptitude innée<sup>47</sup> » à saisir, après une longue étude, les choses dans leur ordonnance et leur dispersion. Le génie trace le chemin, ouvre la route, s'écarte de la routine ; il innove, bouscule les règles et la tradition :

L'habitude nous captive. Un homme a-t-il paru avec une étincelle de génie ? a-t-il produit quelque ouvrage ? D'abord il étonne et partage les esprits ; peu à peu il les réunit ; bientôt il est suivi d'une foule d'imitateurs ; les modèles se multiplient ; on accumule les observations ; on pose des règles ; l'art naît ; on fixe ses limites, et l'on prononce que tout ce qui n'est pas compris dans l'enceinte étroite qu'on a tracée, est bizarre et mauvais : ce sont les colonnes d'Hercule, on n'ira point au delà sans s'égarer<sup>48</sup>.

Ce dernier passage n'est pas tiré des *Pensées sur l'interprétation de la nature* mais du *Discours sur la poésie dramatique*, rédigé quelques années plus tard (1758). C'est que dans l'esprit de Diderot, l'approche du génie expérimental n'est nullement étrangère aux beaux-arts. Les grands manouvriers et les artistes de génie, dit-il, sont également « conséquents », ce qui signifie qu'ils possèdent « l'expérience de l'enchaînement nécessaire des phénomènes<sup>49</sup> ». Le prototype du génie poétique, c'est bien sûr Dorval, le Dorval du début du second *Entretien sur le Fils naturel* où il apparaît littéralement possédé par la contemplation exaltée de la nature<sup>50</sup>. Le « génie » du manouvrier de la philosophie expérimentale se manifeste sous forme de « divination » ou de « pressentiment » ;

45 *Ibid.*

46 Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, *op. cit.*, p. 50.

47 Diderot, *Réfutation d'Helvétius*, *op. cit.*, p. 583.

48 Denis Diderot, *De la poésie dramatique*, DPV, t. 10, p. 331.

49 *Ibid.*, p. 361.

50 Voir Denis Diderot, *Entretiens sur le Fils naturel*, DPV, t. 10, p. 98.

celui du poète est lié à l'enthousiasme : « Sans l'enthousiasme, ou l'idée véritable ne se présente point ; ou, si par hasard on la rencontre, on ne peut la poursuivre<sup>51</sup> ». On sait que l'enthousiasme, littéralement le fait d'« avoir le dieu en soi », était causé selon les Grecs par une inspiration divine ou démoniaque<sup>52</sup>. Diderot ne peut consentir à cette explication. Ce n'est pas une divinité mais la nature qui est la source réelle de toute inspiration : « Ô Nature [...] ! Tu es la source féconde de toute vérité<sup>53</sup> ! » Dans le même esprit, Diderot décrit les transports d'enthousiasme comme un phénomène purement physiologique. Un frémissement annonce le moment de l'inspiration : parti du cœur, il atteint jusqu'aux extrémités et se poursuit dans un échauffement qui embrase l'être, « qui le fait haleter, qui le consume, qui le tue<sup>54</sup> ». Dorval en transes ressemble à s'y méprendre aux théosophes, « hommes d'un tempérament sombre et mélancolique<sup>55</sup> » qui « fuyaient le commerce des hommes, insupportables à eux-mêmes ou aux autres<sup>56</sup> ». Les théosophes se croyaient inspirés d'un souffle divin, « ils imaginaient que c'était la divinité qui descendait, qui les visitait, qui les travaillait<sup>57</sup> », alors que, explique Diderot, ils ne devaient leur « pénétration extraordinaire et presque divine » qu'à « quelque dérangement périodique de la machine<sup>58</sup> ». L'enthousiasme, traditionnellement attribué à un principe surnaturel, n'a que des causes naturelles et d'ordre physiologique.

La peinture de l'aliénation de Dorval n'a rien de romantique ; elle marque, commente Jacques Chouillet dans son édition des *Entretiens*, « les limites de l'enthousiasme en tant que force créatrice. Autrement dit, la théorie porte en elle sa propre condamnation<sup>59</sup> ». D'un côté, l'homme de génie est un sujet autonome, libre, créateur de ses propres lois ; toute règle ou contrainte efface sa puissance créatrice. De l'autre côté, l'état d'exaltation dans lequel tombe le génie au moment de la création risque de lui faire perdre la maîtrise de son originalité. Il s'ensuit que la raison doit à chaque instant garder le pouvoir de ramener dans le droit chemin

51 *Ibid.*, p. 99.

52 Voir par exemple Platon, *Ion*, 533e-536c.

53 Diderot, *Entretiens sur le Fils naturel*, *op. cit.*, p. 99.

54 *Ibid.*

55 Diderot, « Théosophes » (article de l'*Encyclopédie*), *art. cité*, p. 390.

56 *Ibid.*

57 *Ibid.*

58 *Ibid.*

59 DPV, t. 10, p. 99, n. 94.

une imagination déchaînée : l'homme de génie se trompe, avertit Diderot, « s'il croit pouvoir impunément s'abandonner à son caprice, sauter d'un endroit à un autre, et se porter partout où son génie l'appellera<sup>60</sup> ». Dans l'article « Encyclopédie » de l'*Encyclopédie*, Diderot va jusqu'à écrire que « le génie et le bon goût sont deux qualités très différentes. La nature donne l'un en un moment : l'autre est le produit des siècles<sup>61</sup> ». En fin de compte, le génie est une puissance dévastatrice qui détruit plus qu'elle ne construit, qui renverse l'ordre et change la nature des choses. Quand le génie est sous l'emprise de l'enthousiasme, « il est si peu maître de lui-même qu'il ne sait ce qu'il fera<sup>62</sup> ». Coupé du monde, c'est un monomaniaque insociable à l'image du compositeur Rameau :

Il ne pense qu'à lui ; le reste de l'univers lui est comme d'un clou à soufflet. Sa fille et sa femme n'ont qu'à mourir, quand elles voudront ; pourvu que les cloches de la paroisse, qu'on sonnera pour elles, continuent de résonner la douzième et la dix-septième, tout sera bien<sup>63</sup>.

Comme l'explique le docteur Bordeu dans *Le Rêve de d'Alembert*, le génie est, à l'instar des animaux, esclave de son organe dominant, il varie en fonction du déséquilibre d'un brin du « faisceau » :

Selon la branche tyrannique qui prédomine, l'instinct qui se diversifie dans les animaux, le génie qui se diversifie dans les hommes ; le chien a l'odorat, le poisson l'ouïe, l'aigle la vue ; d'Alembert est géomètre, Vaucanson machiniste, Grétry musicien, Voltaire poète : effets variés d'un brin du faisceau plus vigoureux en eux qu'aucun autre et que le brin semblable dans les êtres de leur espèce<sup>64</sup>.

Les génies, résume plus laconiquement le Neveu de Rameau, « ne sont bons qu'à une chose. Passé cela, rien<sup>65</sup> ».

60 Diderot, *De la poésie dramatique*, *op. cit.*, p. 362.

61 Denis Diderot, « Encyclopédie » (article de l'*Encyclopédie*), DPV, t. 7, p. 234.

62 Diderot, *Réfutation d'Helvétius*, *op. cit.*, p. 562.

63 Denis Diderot, *Le Neveu de Rameau*, DPV, t. 12, p. 76.

64 Denis Diderot, *Le Rêve de d'Alembert*, DPV, t. 17, p. 177. Même idée dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* : « Homme, songe que c'est à la faiblesse de tes organes que tu dois la qualité qui te distingue des animaux. [...] L'organe de ton jugement est resté le prédominant et le maître ; il eût été l'esclave d'un de tes sens trop vigoureux : de là ta perfectibilité. S'il existe dans ton cerveau une fibre plus énergique que les autres, tu n'es plus propre qu'à une chose, tu es un homme de génie : l'animal et l'homme de génie se touchent » (DPV, t. 25, p. 336).

65 Diderot, *Le Neveu de Rameau*, *op. cit.*, p. 76.

Un an après les *Entretiens sur le Fils naturel*, l'admiration inconditionnelle de Diderot pour les génies à la Dorval a donc considérablement baissé en intensité. Certes, l'individu génial est une source perpétuelle d'innovation et de régénération, mais comme il se rencontre surtout dans les commencements de l'art, ses créations sont nécessairement grossières et imparfaites. Aussi faut-il que le génie soit contrôlé par un homme de goût, sans quoi il commettra des fautes grossières : « quelque génie qu'ait un poète, il lui faut un censeur. Heureux, mon ami, s'il en rencontre un qui soit vrai et qui ait plus de génie que lui<sup>66</sup> ». Le génie s'écarte hardiment de l'imitation servile des règles, mais c'est le goût éclairé qui seul peut le perfectionner et le mener à la production de chefs-d'œuvre. Le génie devient alors un *grand homme*, capable de maîtriser sa sensibilité, sa fougue et son enthousiasme. Telle est la figure du « grand ministre », du « grand médecin » et du « grand philosophe » évoquée dans *Le Rêve de d'Alembert* :

Alors il se possédera au milieu des plus grands dangers, il jugera froidement, mais sainement. Rien de ce qui peut servir à ses vues, concourir à son but, ne lui échappera ; on l'étonnera difficilement ; il aura quarante-cinq ans ; il sera grand roi, grand ministre, grand politique, grand artiste, surtout grand comédien, grand philosophe, grand poète, grand musicien, grand médecin ; il régnera sur lui-même et sur tout ce qui l'environne<sup>67</sup>.

« Il aura quarante-cinq ans » : lors de sa tournée européenne entre 1763 et 1766, le petit Mozart était encore loin du compte. On commence à comprendre pourquoi l'opinion de Diderot sur les enfants prodiges était passablement mitigée. Le jeune musicien de Salzbourg lui aurait probablement rappelé ces enfants « qui ont du dessein, qui savent de la géométrie, qui sont musiciens, [...] et qui disent, un accord, une belle forme, un contour agréable, une parallèle, une hypoténuse, une quinte, un triton, un arpègement, un microscope, un télescope, un foyer, comme ils diraient une lunette d'opéra, une épée, une canne, un carrosse, un plumet<sup>68</sup> ». Des génies ? Point du tout. Si les enfants sont aujourd'hui plus instruits que leurs parents, explique Diderot, c'est que les connaissances sont devenues plus communes grâce aux progrès de la raison. Un musicien de sept ans est peut-être un futur génie, mais

66 Diderot, *De la poésie dramatique*, *op. cit.*, p. 375.

67 Diderot, *Le Rêve de d'Alembert*, *op. cit.*, p. 179 *sq.*

68 Diderot, « Encyclopédie » (article de l'*Encyclopédie*), *art. cité*, p. 185.

ses prouesses n'ont rien de génial, car le vrai génie, le grand génie, ou plutôt le grand homme, est l'aboutissement d'un long processus : « Les grands poètes, les grands acteurs, et peut-être en général tous les grands imitateurs de la nature, quels qu'ils soient, [sont] doués d'une belle imagination, d'un grand jugement, d'un tact fin, d'un goût très sûr<sup>69</sup> ». Selon Helvétius, le jeune Mozart était sans doute un futur Tartini ; né dans une famille de musiciens, élevé par un père compétent et ambitieux, il réunissait depuis sa plus tendre enfance tous les avantages pour devenir un génie. Diderot, quant à lui, aurait probablement souscrit au jugement nuancé de Hennin. J'en veux pour preuve cette réflexion tirée de la *Réfutation d'Helvétius* : « Je pense qu'un enfant entraîné vers une science ou vers un art, par un penchant irrésistible qui se décèle dès son enfance, ne sera peut-être que médiocre<sup>70</sup> ». Le génie est un homme qui a beaucoup observé, dont les facultés exceptionnelles ont lentement mûri : voilà la raison pour laquelle un enfant, même précoce, *ne peut pas* être un génie, tout au plus un talent particulièrement remarquable, un « phénomène<sup>71</sup> ». L'homme de génie est rare, il fait exception à la règle ; c'est, dit Diderot, une sorte de « monstre<sup>72</sup> ». Les enfants très précoces sont à la rigueur des monstres de mémoire ou d'imagination<sup>73</sup>, mais cela n'en fait pas de grands artistes, des créateurs de chefs-d'œuvre qui, comme les tableaux de Vernet, forcent davantage l'admiration que « l'ouvrage de Dieu<sup>74</sup> ». Les enfants précoces sont monstrueux au même titre que les monstres recensés dans les *Éléments de physiologie*, ils ne dureront pas<sup>75</sup>. Cette aporie chez Diderot n'en est pas une chez Helvétius, car les talents précoces vont plutôt dans son sens : avec une excellente éducation, tout devient possible.

L'opposition entre Diderot et Helvétius ne se réduit pas de manière simpliste au vieux débat entre l'inné et l'acquis. Helvétius a évidemment tort de négliger le facteur biologique dans la constitution du génie. Mais

69 Denis Diderot, *Paradoxe sur le comédien*, DPV, t. 20, p. 53.

70 Diderot, *Réfutation d'Helvétius*, *op. cit.*, p. 508.

71 Cf. Diderot, *Le Neveu de Rameau* : « Savez-vous qu'il serait peut-être plus aisé de trouver un enfant propre à gouverner un royaume, à faire un grand roi qu'un grand violon » (*op. cit.*, p. 174).

72 Diderot, *Réfutation d'Helvétius*, *op. cit.*, p. 505.

73 Voir Denis Diderot, *Éléments de physiologie*, DPV, t. 17, p. 446.

74 Denis Diderot, *Salon de 1767*, DPV, t. 16, p. 179.

75 Un monstre, écrit Diderot dans les *Éléments de physiologie*, est « un être, dont la durée est incompatible avec l'ordre subsistant » (*op. cit.*, p. 444).

Diderot accorde, lui, trop au physique : comme il ne veut pas expliquer le don du génie par des causes surnaturelles, il est amené à postuler que le génie se forme sur une longue période. Le facteur biologique est doublé par le facteur temps : on ne naît pas génie, on le devient lentement. Diderot bute alors sur le cas des génies précoces : c'est une faille dans son matérialisme qu'il n'a pas su ou voulu voir.

Gerhardt STENGER  
Université de Nantes